

Les ardeurs secrètes d'une «Vierge rouge»

Simone Weil. Eprise de compassion pour les opprimés, elle voulait changer la vie, faire de l'action «la sœur du rêve». A redécouvrir à travers sa correspondance familiale.

ALAIN FAVARGER

e

Ephémère professeur de philosophie, poète, mystique, intellectuelle engagée, elle fut tout cela. Au fil d'une vie fulgurante d'âme météore, fauchée à trente-quatre ans par la tuberculose. Tous ceux qui ont connu d'un peu près Simone Weil (1909-1943) ont été frappés par la pureté de son regard et la ferveur qui l'habitait. Ou comment cette fille d'une bonne famille française d'origine juive s'est emballée dès le début des années 30 pour la cause des damnés de la terre, fréquentant les syndicalistes, les bistrotiers populaires, participant à des grèves et des manifs, allant jusqu'à travailler en usine, à filer en Espagne en 1936 pour soutenir les Républicains avant de se retrouver à Londres en 1942 dans les rangs de la France libre.

«Ne soyez pas ingrats envers les belles choses. Jouissez-en!»

SIMONE WEIL

Une bonne occasion de découvrir le destin de cette rebelle est de se plonger dans sa correspondance privée, en particulier ses très nombreuses lettres à ses parents, qui viennent d'être publiées dans une remarquable édition critique établie par Robert Chenavier et André Devaux.

De ses débuts comme étudiante, puis jeune prof au Puy-en-Velay à ses derniers mois à Londres, où elle tente de dissimuler le mal qui la ronge, Simone Weil a beaucoup écrit aux siens. Sismographe d'un intense amour

filial, ces lettres s'adressent le plus souvent aux deux parents: Selma, la mère, née à Rostov-sur-le-Don, dont elle a hérité la nature passionnée; et Bernard, le père médecin, issu d'une famille installée dans la vieille Alsace, solide et tranquille.

C'est un autoportrait spontané et d'une grande richesse intérieure que livre là celle qu'à l'époque déjà certains surnommaient «la Vierge rouge». A l'origine pour se moquer de l'engagement auprès des prolétaires de cette jeune femme au regard de braise et aux élans mystiques. Comme les jeunes révolutionnaires et idéalistes russes du XIX^e siècle, Simone Weil veut aller au peuple, partager les souffrances des opprimés, porter avec eux le rêve d'un monde meilleur. En Auvergne, au Puy-en-Velay, où elle obtient son premier poste dans un lycée après son agrégation de philosophie, elle effraie sa hiérarchie par son activisme politique et on songe assez vite à la déplacer.

L'usine, l'Espagne

Mais l'enseignement, Simone Weil ne le pratiquera pas beaucoup finalement, minée par des migraines mortifiantes. Epuisée aussi par sa première expérience de travail en usine comme découpeuse (ouvrière sur presses) chez Alstom entre décembre 1934 et avril 1935, entrecoupée par un séjour de convalescence à Montana. Suit une reprise de l'activité enseignante, à Bourges, d'octobre 1935 à juillet 1936. Les

vacances d'été correspondent au début de la guerre d'Espagne. La jeune femme s'enthousiasme, file à Barcelone, compte aller au front, mais un accident (elle se brûle en marchant dans une baignoire d'huile) met un terme rapide à l'expérience.

Après cela elle n'enseignera presque plus, obtenant des congés renouvelés de l'Education nationale, retournant se soigner en Suisse, profitant dans la foulée de visiter l'Italie. Si elle revient à l'enseignement en automne 1937, nommée à Saint-Quentin, ce sera pour à peine un trimestre, au terme duquel elle donne sa démission, terrassée par ses douleurs. Sur la période de 1938 à l'offensive allemande de mai 1940, on n'a pas retrouvé de correspondance entre Simone et ses parents. Mais la période de la guerre est marquée pour la jeune femme par le souci de protéger Selma et Bernard, bientôt repliés sur Marseille avant de gagner New York en été 1942.

Elle rejoint Londres

Simone, qui s'est beaucoup activée entre-temps (expérience de travail agricole en Ardèche, intense période d'écriture à Marseille), suit ses parents en Amérique, mais elle n'y reste pas à l'inverse de son frère aîné, André, un brillant mathématicien. Sa fougue militante la pousse à rejoindre Londres et la résistance française. Les lettres envoyées aux siens en Amérique depuis la capitale anglaise sont parmi les plus émouvantes du recueil. A cause de l'urgence, du temps qui fuit. On a parfois dit que Simone



PHOTO DR

Weil était morte de désespoir à Londres, mais la lecture des lettres montre une jeune femme presque toujours exaltée et vibrante, amoureuse du charme de l'Angleterre, adorant les parcs et les squares, s'emballant à une représentation de *La Nuit des Rois* de Shakespeare, insufflant jusqu'au bout de l'énergie à ses parents. «Ne soyez pas ingrats envers les belles choses. Jouissez-en en sentant que pendant chaque seconde où vous en jouissez plei-

nement je suis avec vous.» Troublant destin que celui de cette jeune philosophe, sorte de sainte laïque prête à payer de sa personne, partout, pour faire danser la vie! On aime son style concis, sa fascination pour l'Orient, la kabbale, le mysticisme chrétien, son regard frais sur le monde. Sa générosité, son culte de l'amitié, du travail physique comme source de grâce. Cependant qu'au milieu de tant d'ouverture et d'ardeur de vivre surgit le para-

doxe du renoncement à l'amour. On ne lui connaît aucune liaison, à peine une attirance pour un camarade de khâgne, vite effacée par peur d'une déception, voire d'une souillure majeure. Comme si au fond l'incarnation du désir avait représenté pour Simone Weil une menace pour la pureté de l'âme. I

> **Simone Weil**, *Correspondance familiale, Œuvres complètes*, t.VII, Ed. Gallimard, 624 pp.

ANNE ICART

Rompre le cercle familial

NINA HUSKIC

Comme toutes les histoires de famille, celle que décrit Anne Icart est loin d'être simple. Dès les premières lignes, le lecteur est saisi par la vie mouvementée de trois jeunes cousines que l'abandon des parents a unies dès la plus tendre enfance et que les épreuves ont soudées pour la vie. Autant cette cohésion fraternelle les aide contre les coups durs, autant ce noyau protecteur les éloigne des différents hommes qui ont pu croiser leur chemin.

«Certains événements ne se reproduisent pas. Les chances qu'ils nous donnent non plus»: ce pourrait être la leçon de vie apprise par ces trois femmes, car chacune, tour à tour, manque sa chance de vivre une vie simple, remplie d'amour. Leur existence se façonne donc autour de deux piliers: la création de leur maison de couture et Blanche, la narratrice, seule enfant issue de ce trio. Dans cet univers des années 1970, dans un monde de mode et de femmes, les hommes brillent

par leur absence. Blanche l'a bien compris en discernant la souffrance de ce manque par ces trois femmes, ses trois mères. Alors, croyant conjurer le sort, elle fait un «bébé toute seule», Violette, à qui l'œuvre entière est dédiée et qui réussit à rompre ce cercle vicieux en quittant la famille.

Ce que je peux te dire d'elles est un premier roman émouvant, captivant et n'ébauchant pas seulement un bel éventail de relations mère-fille, mais illustrant également tous les autres liens qui peuvent être tissés entre humains. Ainsi, dans son premier roman, Anne Icart illustre sensiblement et justement deux faits: l'individu est façonné par la famille, mais pour que le «je» soit total et complet, la construction doit également s'effectuer en dehors de ce cocon familial. Sans l'équilibre de ces deux éléments, alors «les blessures de l'enfance laissent aux adultes des cicatrices brûlantes». I

> **Anne Icart**, *Ce que je peux te dire d'elles*, Robert Laffont, 324 pp.

MARGARETT DURELL

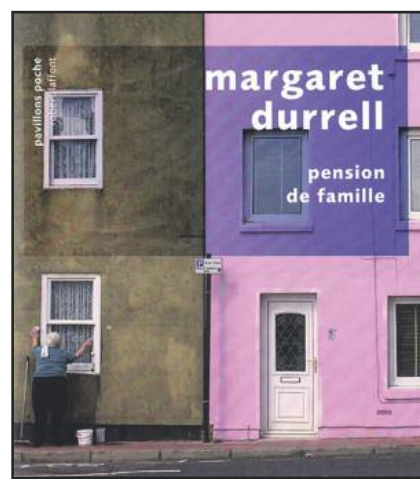
Une si joyeuse pagaille

LISE-MARIE PILLER

C'est un bouquin qui sent la joie et la bonne humeur. Plongez-vous dans sa lecture et vous n'en ressortirez plus, sinon après l'avoir intégralement dévoré. Car Margaret Durrell, dans cet ouvrage semi-autobiographique, a l'art de conter les choses. Sous sa plume, les péripéties qui lui arrivent prennent des teintes héroïques, comiques, parfois même tragiques.

Pension de famille, c'est l'histoire de Margo, jeune mère célibataire anglaise. Revenue d'Afrique suite au naufrage de son mariage, elle décide d'ouvrir une maison d'hôtes; et c'est le début d'une joyeuse pagaille! Pas organisée pour un sou, Margo a l'art de faire le contraire de ce qu'on lui dit. Lorsque sa tante Patience lui conseille d'accueillir des gens «bien élevés» et qui payeront leur loyer «à temps», elle ouvre grand les portes à une belle brochette de cas sociaux.

Il y a Edward, peintre aux airs de fauve ébouriffé, cœur d'or mais manières excentriques. M^{me} Williams et son fils Nelson, di-



Pension de famille, l'histoire d'une jeune mère célibataire revenue d'Afrique après le naufrage de son mariage. DR

rectement renommé «l'incarnation du diable» par Margo dès leur première rencontre. Jane, l'infirmière aux traits désespérément quelconques, qui est persuadée d'incarner la femme fatale. Judy et Blanche, infirmières elles aussi, mais

belles et croqueuses d'hommes. Roger et Andy, les passionnés de jazz, qui font trembler les murs à toute heure de la journée. Et tant d'autres hôtes encore, tous cabossés de la vie, tous venus s'échouer à la pension de Margo.

De cette cohabitation jaillit l'improbable: une vraie vie de famille, la création d'un clan soudé, prêt à faire face à tous les défis. Heureusement, car des crises, il y en a: l'incendie «par erreur» de la cheminée, la fuite massive de singes amenés par le frère de Margo, les voisins casse-pieds qui se répandent en cancan, l'arrivée de la redoutée tante Patience. Il faut aussi gérer l'enthousiasme de Gérard, frère de Margo qui, un jour, revient avec un mystérieux sac à la pension: «J'espère qu'il n'y a rien de dangereux dans ce sac?», s'inquiète sa mère. Réponse: «C'est un python de deux mètres, mais inoffensif», dit-il d'une voix «insouciant». Le ton est donné, confirmant les promesses de la quatrième de couverture. Avec *Pension de famille*, on rit «d'un bout à l'autre!» I

> **Margaret Durrell**, *Pension de famille*, Robert Laffont, Paris, 2012, 341 pp.